

J'ai vu à Nicolet, à Bécancour, à Gentilly, des chênes blancs, des caryers (*noyers durs*), des peupliers du Canada (*liards*) de 3 pieds et au-delà de diamètre sur une hauteur proportionnée; et cherchez donc ces mêmes arbres à Québec. J'ai trouvé à Déchambault le chêne blanc le plus rapproché de notre capitale, et quel misérable individu, il n'atteignait pas 20 pieds de hauteur. Il y a à Sainte-Foye 2 caryers plantés depuis plus de 50 ans, et ils ne dépassent pas 25 pieds de hauteur, tandis qu'à Bécancour on les trouvait communément avec un tronc de 30 à 40 pieds, sans branches. J'ai trouvé ici même, au Cap Rouge, un misérable liard sur la grève, dû sans doute à quelque branche entraînée par les hautes eaux du printemps, qui aura pris racine sur la rive, mais qu'il est loin de ces arbres monstrueux des bords des rivières de Nicolet et Bécancour! (7)

Une lettre de M. Joly sur la culture du noyer noir et du négondo a fait dernièrement le tour de la presse, avec force commentaires plus ou moins exagérés sur les nouvelles sources de richesse que l'on offrait au pays. Je suis loin de vouloir blâmer M. Joly pour les expériences qu'il fait; tout au contraire, je l'ai déjà écrit il y a plus de 20 ans, et je me plais à le répéter, le gouvernement devrait lui-même faire faire de semblables expériences; mais je ne suis pas prêt à admettre toutes les déductions qu'on en tire bénévolement et que l'épreuve n'a pas encore confirmées. (8)

Je ne sais où M. Joly a pris ce nom d'*érable à Giguère* qu'il donne au négondo, ce nom trivial ne se trouve dans aucun auteur que je connaisse et ne contribuera pas peu à embarrasser la nomenclature. (9)

A propos d'expériences en fait d'acclimatation, pourquoi le gouvernement ne prendrait-il pas le soin de planter dans les superbes parterres qui avoisinent les bureaux publics, toutes les essences forestières de notre Province, et même les étrangères qui peuvent s'accommoder de notre climat, en un mot de faire un commencement de jardin botanique? Ce serait là joindre l'utile à l'agréable, car tandis que le plus grand nombre n'irait chercher dans ces arbres que l'ombre et la fraîcheur, l'homme de science, l'amateur, l'étranger, eux, iraient faire des identifications, y trouver des points de comparaison, y admirer réunies ensemble les riches productions de notre sol, et cela sans nuire en aucune façon à la beauté du coup d'œil, sans déparer l'ornementation que l'on aurait en vue. Il y a plus de 20 ans que j'ai fait les mêmes suggestions, et elles sont demeurées là, lettres-mortes. Au lieu de planter tilleuls, érables, chênes, noyers, pins, etc., on plante des bouleaux et des épinettes, des épinettes et des bouleaux, et l'on se tient satisfait.

Il est assez singulier qu'on s'effraye dès que des progrès en fait de science sont proposés par des nationaux, et qu'on soit si prompt à accueillir le premier venu étranger qui veut nous en imposer (témoin Pierre Leroy, etc.) C'est là une naïveté qui n'est pas à l'avoir de notre sagesse et de notre perspicacité.

Qu'on n'aille pas me prendre quelquefois pour un éteignoir et mettre de côté les expériences qu'on était tenté de faire; j'en serais très chagrin; mais quand il s'agit de l'incertain, il est sage de ne procéder qu'avec prudence et de ne pas faire de grands risques dès le début.

Ces remarques n'ont pas d'autre objet.

Cap Rouge, 19 Sept. 1882.

L'ABBÉ PROVANCHER.

(1) M. l'abbé Provancher est collaborateur en titre du Journal d'agriculture. Nous avons donc été bien surpris de le voir écrire, dans un autre journal, contre certains essais de culture conseillés et favorisés par le Journal d'agriculture. Si monsieur l'abbé trouve à redire à nos enseignements, qu'il le dise dans notre journal, où nous lirons ses raisons, ce qui nous mettra en état de lui répondre tout de suite.

Dans l'article que nous venons de citer, monsieur l'abbé semble fort incrédule en ce qui regarde le moyen suggéré pour reconstituer les sucreries détruites. Ce qui semble surtout l'offusquer c'est le terme de 5 à 6 ans assigné au négondo, pour qu'il soit en production, au point de vue sucrier.

Monsieur l'abbé force évidemment la note pour critiquer plus à son aise. En effet, si le négondo peut commencer, non comme arbre pris seul à seul, mais dans une plantation un peu considérable, à donner du sucre au bout de 6 ou 7 ans, c'est beaucoup, et il vaut certainement la peine qu'on se donne si tel est le cas. Pourquoi laisser croire au public que cela est impossible, et en rire avant que l'expérience soit faite? Nous aurons plus de sympathie de la part du public, en lui avouant que nous nous sommes trompés après avoir

essayé, que n'en aura monsieur l'abbé pour s'être trompé avant d'avoir essayé.

(2) Pour ce qui est du noyer noir, nous dirons à monsieur l'abbé que nous avons vu un morceau de ce bois, provenant d'un arbre de semis de 5 ans mesurant un pouce et trois quarts de diamètre et ayant absolument la couleur du noyer noir. Ce noyer là a été cultivé sans soins extraordinaires à Lotbinière, (pas loin de Québec) par l'honorable M. Joly, et il est permis de croire que dans vingt ans, si l'on ne peut retirer d'un arbre semblable le bois du cerceuil de monsieur l'abbé, on pourra toujours en faire une croix pour mettre sur sa tombe. D'ailleurs, qui vivra verra, et de grâce, ne nous prononçons pas trop tôt, de peur d'avoir à nous rétracter.

(3) Monsieur l'abbé s'insurge contre les prétentions de ceux qui font certains essais pour le plus grand bien de l'agriculture et de l'horticulture, et sa raison pour s'insurger ainsi, c'est l'insuccès de ses essais à lui. Mais, si monsieur l'abbé a fait des essais avec le négondo et le noyer noir et qu'il n'ait pas réussi, il devrait le dire. S'il n'en a pas fait, tous ses autres essais ne peuvent être invoqués dans le cas qui nous occupe.

(4) A propos de vignes, monsieur l'abbé semble s'en tenir à ce qu'il écrivait, en 1874, à la page 139 de son *Verger canadien*. A cette époque il disait ce qui suit:

"Mais en Canada, vu la sévérité de nos hivers et la trop courte durée de la saison chaude, la culture de la vigne en plein air est décidément impraticable, car c'est à peine si dans une telle culture, même avec les variétés les plus rustiques, les fruits peuvent venir à maturité une année sur cinq, encore cette maturité est-elle imparfaite et restreinte souvent à un petit nombre de grappes ou même à un petit nombre de grains dans chaque grappe."

Or, depuis que monsieur l'abbé a écrit cela, en Canada, dans la province d'Ontario, il se cultive du raisin, et même beaucoup de raisin, il se fait du vin, et cela tous les ans; il se cultive du raisin dans l'ouest de la province de Québec, ce raisin mûrit chaque année, et est excellent pour la table et même pour le vin. Quant à l'est de la province, jusqu'à Québec, à Québec même, tout près du Cap Rouge, et plus bas encore il se cultive du raisin et il mûrit assez souvent, dans 5 ans, pour que les amateurs se donnent la peine de le cultiver. Nier cela, ce serait impossible, à moins de risquer sa réputation d'homme de science. Seulement, nous sommes d'accord au sujet du Beaconsfield, et notre avis est que si la culture de la vigne n'était possible en Canada qu'avec cette variété, il vaudrait mieux ne pas la tenter. Monsieur l'abbé voudra-t-il bien nous dire aussi, à propos de vigne, ce qu'il pense des chasselas français importés il y a plus de cent ans, et qui ont constamment bien réussi, dans les environs de Montréal, au nord et au sud, et dans les paroisses qui bordent la rivière Richelieu?

(5) D'après monsieur l'abbé, le négondo peut croître, pas de doute là-dessus, mais le sucre, attendez-le. En l'attendant, monsieur l'abbé pourra goûter le sirop fait par M. Brissette, et ce sirop est un bon indice pour le sucre futur.

(6) Pour revenir au noyer noir, monsieur l'abbé prétend que même en 50 ans le noyer noir ne saurait devenir assez gros pour être de quelque profit, et cela parce que notre climat est trop rigoureux. Si la déduction climatérique de monsieur l'abbé était rigoureuse, nous n'aurions pas, dans notre province, le lilas de Perse, qui vient d'un climat sans analogie avec le nôtre, et qui pourtant est plus rustique qu'une quantité de nos arbres et arbustes indigènes. Avec le lilas pour exemple, il nous est permis de croire au succès du noyer noir, qui croît comme arbre indigène sous des latitudes beaucoup plus froides que celle où croît le lilas indigène, en Perse.

(7) Monsieur l'abbé semble oublier, en écrivant cet ar-